

**F** ILS unique du juriste Paul Gide, neveu de l'économiste Charles Gide, auquel, avant sa célébrité, on le confondit souvent ; protestant et Normand par sa mère ; cévenol et huguenot par son père, André Gide est né à Paris le 21 novembre 1889. Il atteint donc, ce mois-ci même, et presque au jour que j'écris, sa 78<sup>me</sup> année.

Les Cahiers d'André Walter, son premier ouvrage publié, datant de 1891, et son activité littéraire ne s'étant pas interrompue, il y a donc 56 ans qu'André Gide, bon ouvrier de la plume, est fidèle à l'écriture. A l'occasion de ce 78<sup>me</sup> anniversaire du plus pur et du plus grand écrivain français vivant ; à l'occasion aussi du cinquantième du plus célèbre de ses ouvrages. « Les Nourritures terrestres » parues en 1879, il m'a paru opportun d'évoquer cette haute figure que, dès 1925, André Rouveyre nommait le « Contemporain capital ».

**LES NOURRITURES TERRESTRES.** L'ascension d'André Gide à la gloire fut tardive, et sans sa situation de fortune personnelle, qui lui permit d'imprimer ses premières œuvres à ses frais, il est permis de se demander si l'auteur de La porte étroite aurait pu s'imposer au public récalcitrant. Le cas des Nourritures terrestres est significatif. Parues pour la première fois à l'enseigne du Mercure de France, de l'aveu de Gide lui-même, il ne s'en vendit pas cent exemplaires en dix ans, et aucun critique n'en parla dans la presse. Seule une poëtesse débutante, hardie et fougueuse, signala l'ardent petit livre : Lucie Delarue-Mardrus. Ce bilan déficitaire connu, on est porté à l'indulgence à l'égard de l'éditeur du Mercure, lequel, dix ans plus tard, n'acceptera de publier Amyntas qu'à compte d'auteur. Or, notons-le bien, Amyntas est le seizième livre de Gide !... Pour que l'auteur fut réduit à régler la note de l'imprimeur, il est indubitable que personne ne consentit à l'éditer à ses risques, preuve irréfutable donc que les quinze recueils qui précéderent Amyntas avaient connu le même dédain que les Nourritures terrestres.

#### Aristique manque de flair

Et n'avons-nous pas le droit, aujourd'hui, de nous montrer cinglant pour les milieux « très parisiens » qui font les renommées, et qui se croient l'élite et l'oracle de la planète, lesquels restent indifférents devant des œuvres de la classe de Paludes, d'El Hadj, du Prométhée mal enchaîné, de l'Immoraliste, des Nourritures terrestres enfin et d'Amyntas ? Quant aux Aristarques, qui s'estiment les limiers de la chose littéraire, des détecteurs de chef-d'œuvres, leur silence absolu et unanime jusque vers 1910 sur les livres précités, aujourd'hui universellement recherchés, est l'indice sans équivoque, éclatant et probant, que leur flair est soumis à de fâcheuses intermittences.

Ennemi du bluff publicitaire, qui nous vient d'Amérique, André Gide attendit. Sans amertume pour le public indifférent et les confrères distraits, il

# ANDRÉ GIDE, l'optimiste lucide

6 Dec. 47 Afrique Magazine

Notre ami Claude Maurice Robert nous envoie cette apologie d'André Gide que nous sommes heureux de publier. Dans une lettre d'envoi, notre collaborateur regrette que Gide ne soit pas de l'Académie Française et n'ait pas la Légion d'Honneur. Remarquons qu'il a refusé l'une et l'autre. De plus C.M. Robert, au cours de son article, insiste sur le fait que, s'il avait été pauvre, Gide ne serait pas connu. Tout d'abord les gens pauvres se donnent plus de mal que les gens riches pour se faire connaître. Ensuite n'oublions pas que, lecteur à la N.R.F., André Gide eut en main les manuscrits de Marcel Proust, auxquels, de son avéu même, il n'accorda aucun intérêt. Que les critiques littéraires qui, sauf exception, sont généralement stupides, aient passé à côté de Gide, c'est dommage, mais que Gide soit passé à côté de Proust, c'est plus dommage encore.

B. R.

poursuivit son œuvre de lucidité et de ferveur, de poésie et de vérité. Et il m'écrivait du Maroc, en 1944, à propos des Nourritures terrestres, lesquelles pour moi, sont le Gide essentiel : « Cette longue attente trouve aujourd'hui en récompense, beaucoup plus précieuse, à mon cœur, que le succès le plus bruyant ».

Bien entendu, la renommée enfin venue, le snobisme l'accompagne. Non ? Tandis que Barrès, l'Adversaire

veaux, imprégné plus d'esprits que l'Auteur des Nourritures. Pour ne parler que de ce livre — livre qui brûle le sang de celui qui le dit — qui dénombrera tous ceux que son éthique a renouvelés, dont elle a bouleversé la conception du monde en leur insufflant une énergie sereine, un optimisme résolu, une euphorie lucide, le goût de l'Action enfin et l'amour de la

## Par Claude-Maurice ROBERT

seulement les Nourritures terrestres, inconnues pendant vingt ans, sont aujourd'hui traduites dans toutes les langues humaines, mais on a vu l'an dernier un exemplaire de l'édition originale — exemplaire non relié et non illustré — atteindre, à l'Hôtel Drouot, la cote invraisemblable de 139.000 francs !

Ma question demeure : Que fut-il advenu de l'œuvre d'André Gide si, né pauvre, il n'avait pu faire face à ses frais d'édition ? La réponse est aisée : il n'y aurait pas aujourd'hui d'André Gide écrivain. Quant à l'appauvrissement que serait l'absence de Gide pour notre littérature, je pense que les moins « gidiens » de nos compatriotes ne discutent pas là-dessus. Gide absent, c'est l'un de leurs plus rares joyaux, l'un de leurs « crus », les plus authentiques et les plus capiteux, qui manqueraient aux Lettres de France ; l'un aussi de leurs ferments les plus actifs. Non seulement l'œuvre de Gide, toute son œuvre, critique et lyrique, est d'une valeur exceptionnelle par sa qualité formelle, et l'originalité et la puissance de sa pensée, mais son influence, à l'étranger comme en France, est sans analogie. Tandis que l'un quelconque de ses contemporains les plus lus, les Bordeaux, les Bazin, les Marcel Prévot, les Anatole France... ne laissent à leurs lecteurs qu'un souvenir fugitif, soit ému, soit charmé, un livre de Gide, soit qu'il l'irrite ou enthousiasme, alarme ou révolte, force à la réflexion, oblige à méditer. N'a-t-il pas dit de lui-même : « Inquiéter, tel est mon rôle ? »

#### Gide contre Barrès

Ni Barrès, ni Claudel, ni Valéry, pas même Péguy peut-être, n'ont nourri autant d'âmes, fécondé plus de cer-

veaux, voué au culte du Moi, des ruines et de ses morts, nous enseigne le repliement mélancolique sur soi-même, « l'enracinement » dans le tuf du traditionalisme et du nationalisme, c'est-à-dire la stagnation. Gide conseille de tout sacrifier à la vie, de tout préférer à soi-même, de sortir des polders de l'habitude, du labyrinthe de sa pensée, des torpures du passé, de sa famille, de son milieu, de sa ville.

#### Une existence pathétique plutôt que la tranquillité : Assumer le plus possible d'humanité

Tels sont les préceptes que l'Auteur d'Amyntas inculque à Nathanaël, dans l'hypothèse de son même.

Gide précise : « J'en veux mortellement à toute thèse qui ne m'enseigne pas un emploi suffisant de ma force et de ma vertu. Je languis dans les contrées sans risque et reconnais les Hespérides d'abord en entendant rugir le Dragon ». C'est la vie dangereuse du dépassement, voire l'Acte gratuit, opposé à l'immobilisme et à l'égotisme barrésiens. Ailleurs, Gide énonce cette maxime cornélienne : « J'aime tout ce qui met l'homme en demeure de périr et d'être grand ».

Quant à nous, Africains, avons-nous tous réfléchis, que les fondateurs de colonies et d'empires, les conquérants de terres inconnues, les pionniers, les Argonautes, les missionnaires de tous les temps et de tous les pays, étaient des « Déracinés » ? Cette seule constatation, n'est-ce pas la condamnation de la doctrine de Barrès, « cet esprit à l'attaque », dit l'Auteur des Nourritures ?

Gide veut tout expérimenter, tout tenter, tout oser. Toute notion apprise

par un intermédiaire lui est suspecte a priori. Enfin, Gide veut l'homme libre — l'homme libre dans un monde libre, ce qui sans doute explique la déception que lui cause le marxisme. Honte et haine aux traditions, aux conventions, aux morales et aux dogmes qui déforment l'individu, au nom desquels on opprime, on persécute et on tue ! Honte et haine à tout ce qui diminue l'homme, l'avilit, l'assombrit, l'asservit ! Honte et haine à tout ce qui émascule les cerveaux, effémine les âmes, abolit les caractères, angostifie les consciences, annihile la force et la joie, et finalement fait de l'homme un animal domestiqué, un homoncule et un cocâtre, qui investit contre la Vie et blasphème contre le Ciel ! Et si Gide veut l'homme fort, s'il le veut libre et joyeux, c'est qu'il veut la vie belle et qu'il croit au bonheur. Non seulement le bonheur, pour André Gide, est un droit, mais il est un devoir.

« Il m'a depuis longtemps paru que la joie était plus rare, plus difficile et plus belle que la tristesse. Et quand j'en ai fait cette découverte, la plus importante sans doute qui se puisse faire durant cette vie, la joie devint pour moi une obligation morale. Il me parut que le meilleur et plus sûr moyen de reprendre autour de soi le bonheur était d'en donner soi-même l'image, et je résolus d'être heureux. J'assurai mon bonheur comme une vocation ». (Les Nouvelles nourritures).

#### Un antidote contre l'existentialisme

N'allons pas en conclure que Gide est un sophiste. Gide est lucide, triplement lucide. Il voit le monde ce qu'il est : un cloaque et un chaos, mais par l'absurdité de l'homme. Que l'homme cesse d'être absurde, et le monde deviendra ce qu'il peut devenir : lieu d'harmonie et de beauté. L'homme est libre. Il dépend de lui que la Vie soit plus belle, que son eau soit du vin. N'accusons pas la Vie et n'accusons pas Dieu ; ni la Fatalité, ce vieux bouc-émissaire de tous les cataclysmes. L'homme seul est responsable des malheurs qui l'écrasent. Mais Gide est optimiste. Il refuse de croire que l'homme — qui peut beaucoup plus qu'il ne croit — ne consente pas enfin à vouloir mériter d'être libre et heureux. L'homme n'est pas achevé. « Il devient », écrit Gide. « Que l'état actuel de l'humanité doive nécessairement être surpassé, c'est une idée transportante ». (C'est lui qui soulève). L'homme surpassera l'homme. C'est la foi d'André Gide qui, penché sur l'Avenir, gouffre sans fond et plein de nuit, se refuse au désespoir et nous défend d'y céder.

Des vitamines lyriques, voilà l'œuvre d'André Gide, et l'antidote idéal contre les toxines léthifères de l'existentialisme.

6 Dec 47 1948